Numéro 41

La Plume

Janvier 2023

www.laplumedauphine.fr

MICRO

Crédit : Flickr.com

La Plume

Journal de l'Université Paris-Dauphine - bisemestriel gratuit

n° 41

Université Paris-Dauphine
Place du Maréchal de Lattre de Tassigny
75775 Paris Cedex 16, France
Association loi 1901

Édito

Micro...

Cette fois-ci, ce ne sera pas la microéconomie au centre des réflexions des Dauphinois.e.s, mais bien d'autres choses. Du micro-monde du métro parisien, à l'essentiel invisible ou non à nos yeux, les rédacteur.rices ont vu les choses en grand avec leurs (micro)sujets inédits. Détour littéraire et social pour finir le 41ème dossier de La Plume avec une critique de Atomic Habits, et une réflexion sur les micro-agressions.

Mais jamais de (micro)repos pour vous donner la parole! Dans cette deuxième édition du Dau' Talk, une bénévole de l'association Nightline-PSL dévoile l'envers du décors de son travail.

Toujours plus de hauteur sur des sujets actuels avec des débats et décryptages captivants. Faut-il encore faire des enfants? Qu'en est-il des débris spatiaux? Un réel futur pour la télé?

La Plume finit son premier numéro de 2023 en regardant loin, vers un futur plus vert. A quand un Paris sans voitures et à roller?

Toute l'équipe vous souhaite ses meilleurs vœux pour cette année! Et si l'ennui vous rattrape, vous pourrez toujours regarder un chick flick. Vous découvrirez aussi qu'ils ont plus d'un tour dans leur sac.

Jeanne Poëncin-Burat,
Rédactrice en chef

Directeur de publication : Wilhem Godeau
Rédactrice en chef : Jeanne poëncin-burat

Mise en Page
Wilhem Godeau
Christelle Dahan

— Conseil d'administration —
Président : wilhem godeau
Secrétaire Générale : Camille Guazzelli
Trésorier : Claire Dubreuil
Responsable technique, communication et création : Christelle Dahan

— L'équipe —
Elisa Aidan, Emile Auriol, Eva Danan Léo Dietsch, Ieva Dijkmans, Salomé Ferraris, Lou Gilbert, Wilhem Godeau, Lilya Grouze, Julien Haderer, Elsa Jamin, Pauline Kermoal, Hanna Kim, Marc-Adrien Marié, Benjamin Moinard, Léna Stern, Jeanne Poencin-Burat, Alexandre Da, Alice Schmidhuber, Amélie Rugreff, Antoine Lambert, Camille Guazzelli, Christelle Dahan, Claire Dubreuil, Colombre Bouthéon, Hanna Lugassy, Illiana Fages-Gouyou, Juliette Vieban, Justine Bernard, Kika Petit, Leah Kalousdian, Lena Stern, Louiza Seker, Matéo AUbry, Maxime Dhuin, Mayring Davesne.

— Nos partenaires —

Dauphine | PSL
UNIVERSITÉ PARIS

Sommaire

Dau Talk - page 4
- Interview de Nasrine Chafa

Dossier - page 5-9

Racines
- LE MICRO MONDE DU MÉTRO
- Critique de Atomic Habits de James Clear
- Petits mots, grosses conséquences
- L'essentiel est-il réellement invisible pour les yeux ?

Décryptage - - - - - - - - - - - - - - - - - - page 10-11
- Télévision : la vraie révolution est-elle déjà là ?

International - - - - - - - - - - - - - - - - - - page 12
- Les débris spatiaux : enjeux et solutions

Débats - page 13
- Faut-il encore faire des enfants en 2022 ?

Sport - page 14
- Le roller à Paris : bobo ou bateau ?

Culture - page 15
- Les chick flicks sont féministes: Like it's hard ?

NOUS CONTACTER !

www.laplumedauphine.fr

contact : laplumedauphine@gmail.com

NOUS SUIVRE !

La Plume

laplumedauphine

@LaPlumeDauphine

La Plume est un journal d'opinion et, à ce titre, n'est pas tenu de présenter des articles neutres et impartiaux. Le contenu de ce journal est indépendant de la direction de l'Université et des associations étudiantes. Les textes n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de l'Université Paris-Dauphine, de PSL Research University ou des autres collaborateurs du journal.

- ISSN 2260-9857

Textes et images tous droits réservés à La Plume.

DAU TALK

Interview de Nasrine Chafa

Crédit : Nasrine Chafa

Nasrine Chafa : “La particularité de Nightline, c’est d’offrir une entraide par des pairs, donc d’autres étudiant·e·s”

Pour cette deuxième édition du Dau’ Talk, La Plume vous présente Nightline : une association en partenariat avec PSL qui œuvre pour la santé mentale, créée par des étudiant·e·s, pour des étudiant·e·s.

Nightline est fondée en 2016 par Patrick Skehan, un étudiant irlandais en erasmus frappé par le manque de structures dédiées à la santé mentale des étudiant·e·s en France.

Après l’appel à initiatives étudiantes de l’université PSL, l’association forme ses premier·ère·s bénévoles et ouvre sa ligne d’écoute francophone en 2017. Aujourd’hui, l’association compte six antennes à travers la France.

Nasrine Chafa est étudiante en troisième année de Licence de Sciences et technologie à l’Université Paris-Saclay. Aidée dans un premier temps par la ligne d’écoute, elle devient ensuite bénévole à Nightline de l’antenne de son université. Elle en est maintenant présidente.

> “Nous ne remplaçons pas des psychologues, mais nous incarnons une présence aux heures où les étudiant·e·s n’ont pas la possibilité d’aller les voir”

Sur votre site, il est écrit que votre mission est d’améliorer la santé mentale étudiante. Comment accomplissez-vous cette mission ?

Nightline est une association qui agit pour la santé étudiante à échelle collective, à travers des stands de sensibilisation, une campagne de prévention chaque année, et un annuaire répertoriant tous les psychologues gratuits de chaque antenne. Cette année, notre campagne de prévention est incarnée par le site kitdevie.fr, qui a été co-construit par des bénévoles et des psychologues. De plus, et c’est là que tout a commencé, nous agissons à échelle individuelle, avec une ligne d’écoute qui est ouverte de 21h à 2h30 du matin. Notre ligne d’écoute est anonyme, sans jugement, non directive et confidentielle. Nous ne remplaçons pas les psychologues, mais nous incarnons une présence aux heures où les étudiant·e·s n’ont pas la possibilité d’aller les voir. Il existe évidemment d’autres lignes d’écoute, mais la particularité de Nightline, c’est d’offrir une entraide par des pairs, donc d’autres étudiant·e·s.

Qu’entendez-vous par “approche non directive” ?

Un·e bénévole ne peut pas donner de conseils, et ne dirige pas la conversation. Son avis est subjectif, personnel. Du reste, les appelant·e·s cherchent parfois simplement à se faire écouter. Toutefois, si l’étudiant·e fait la demande explicite d’information, le·a bénévole la lui donne, car nous sommes aussi une ligne d’information.

Pour quelles raisons pourrait-on vous appeler ?

Pour nous, il n’y a pas de petits problèmes. Tu peux très bien appeler pour nous parler du film que tu as vu hier, nous sommes aussi là pour parler, simplement. Ou encore pour parler de problèmes qui te tiennent plus à cœur. Les thématiques les plus courantes sont les relations amicales, familiales, sexuelles, amoureuses, les études, le stress et l’anxiété.

Comment l’association agit-t-elle pour évaluer le bien-être psychologique ?

Il s’agit de se poser cette question : “comment ça va vraiment ?”. Dans notre kit, nous avons une échelle des humeurs, de “très bien” à “très mal”, et suivant la catégorie à laquelle tu t’identifies, on te propose des outils pour prendre soin de ta santé mentale. Même si tu as cliqué sur “très bien”, nous allons te proposer des outils pour conserver cet état d’esprit.

Qu’en est-il de la santé mentale des bénévoles ?

En tant que présidente, mon rôle est aussi de veiller au bien-être des bénévoles. Ils peuvent entendre des thématiques lourdes, donc je prends de leurs nouvelles régulièrement, nous avons une relation de confiance. Une fois par mois, on organise une réunion de partage animée par un·e psychologue. Dans un souci de confidentialité, les bénévoles ne peuvent pas parler de leurs appels, seulement de leurs ressentis. Nous avons aussi mis en place des consultations avec des psychologues de l’association.

À propos, comment devient-on bénévole ?

Sur notre site, nous mettons à disposition un formulaire à remplir avec des petites questions de motivation, et des disponibilités pour les prochaines formations. Après ça, un recruteur bénévole reviendra vers toi pour un petit entretien en visio, et te donnera une date de formation.

Leah Kalousdian
M1 MIDO

DOSSIER

Crédit : Luc Legay ; Flickr.com

LE MICRO MONDE DU MÉTRO

Que feraient les parisiens sans le métro ? Chaque seconde, nous sommes 48 usagers à monter à bord, c'est devenu une habitude pour tous, même plus besoin de regarder autour de nous pour trouver son chemin. Et si on levait un peu les yeux ?

Intéressons-nous aux micro-détails de cette mécanique bien huilée, toutes ces micro-tâches que nous sommes parfois loin de soupçonner.

Qu'en est-il de la publicité ?

Lorsque nous arpentons les sous-sols de Paris, entre deux correspondances ou pour sortir d'une station, de grandes affiches colorées accompagnent notre déambulation. Mais le matin, souvent en retard, nous passons à côté sans y prêter une attention particulière. Pourtant, ces espaces publicitaires qui ne captent notre attention qu'une micro seconde sont partout autour de nous. Avec la Plume nous avons compté, entre deux révisions acharnées de micro, 48 panneaux tapissent les murs de notre station préférée, j'ai nommé : Porte Dauphine. Pour la RATP, c'est la régie publicitaire Métrobus, du groupe Médiatransport, qui intervient. Chaque jour, environ 80 personnes décapent puis recollent jusqu'à 80 affiches chacune dans les couloirs du métro. Ils sont payés à la tâche, et les supports sur lesquels ils travaillent peuvent mesurer jusqu'à 12 mètres carrés. Au total, ce sont 60 000 faces réparties en 10 formats qui font vivre la publicité dans le métro.

> « Ces espaces publicitaires qui ne captent notre attention qu'une micro seconde sont partout autour de nous »

D'où vient notre ticket de métro ?

Même s'il vient d'être retiré de la vente, on retrouve encore ces micro-bouts de papiers un peu partout. Mais savez-vous qui les fabrique ? Il s'agit de l'imprimerie Paragon, implantée en Sologne, dans la région Centre-Val-De-Loire.Chaque année, elle livre à la RATP 500 millions d'unités, réparties entre les différents modes de transports franciliens. Et ces livraisons doivent se faire aussi discrètes que possible, car les tickets étant crédités d'un trajet, pas question de se faire dérober un butin à plusieurs centaines de milliers d'euros.

Qui prête sa voix aux micros du métro ?

Et que serait un trajet sous la capitale sans la petite voix du métro qui résonne dans la rame ? A travers le micro, on nous annonce les arrêts desservis, mais souvent plus embêtant, les pannes, perturbations et autres déconvenues. Qu'à cela ne tienne, la RATP diffuse dans ses micros des voix sélectionnées avec minutie pour rendre le trajet plus agréable. Ainsi, elle organise régulièrement des castings à l'aveugle pour recruter parmi ses membres les futures voix du métro. Et comme on le sait, le diable se cache dans les détails : chaque ligne dispose de sa voix-off attitrée. En outre, pour éviter les confusions lors d'annonces simultanées d'un côté du quai et de l'autre, une voix féminine sort du micro de l'un, quand une voix masculine est projetée par le micro de l'autre. Même une fois dans la rame, tout ce qui est diffusé par les micros est savamment calculé : les arrêts sont annoncés à deux reprises, la première fois avec une intonation montante, la seconde avec une intonation descendante. Cela évite à la RATP de diffuser des jingles parfois énervants pour nos oreilles. A l'intonation, l'usager sait s'il approche de l'arrivée, ou si le train est effectivement à quai.

Et pour réparer les trains dans tout ça ?

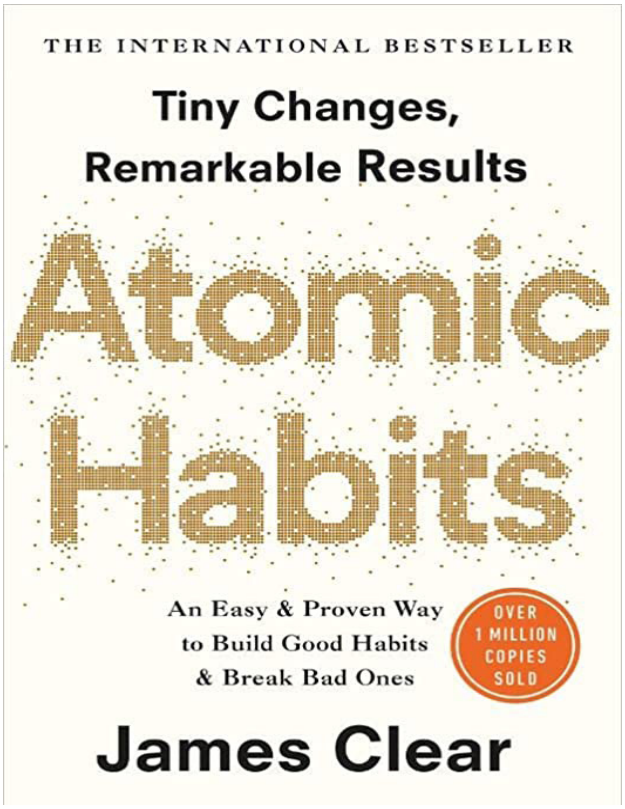
Vous êtes-vous déjà demandé où sont réparés les trains de la ligne préférée des Dauphinois ? Dirigeons-nous alors vers le 20ème arrondissement de Paris, aux ateliers de Charonne. C'est ici, à l'abri des regards, que les rames de la ligne 2 se refont une santé avant de repartir. Mais un (micro) détail a attiré l'attention de La Plume sur ce dépôt en particulier, il s'agit...d'un passage à niveau. Car pour passer du terminus -Nation- au hangar, il est nécessaire de traverser la rue de Lagny, elle aussi empruntée par les automobilistes.

Notre voyage à la découverte du métro parisien nous aura montré quelques-unes des micros-tâches qui organisent son fonctionnement quotidien.

Justine BERNARD
L1 LSO

Critique de Atomic Habits de James Clear

En un an, devenez 37.78 fois meilleur dans ce que vous faites, sans avoir à vous transformer drastiquement. Voilà ce que vend James Clear dans son livre “Atomic Habits”.



Crédit : James Clear

“Habitudes atomiques”: c’est la traduction directe du titre du bestseller de James Clear, qui, sorti en 2018, s’est vendu à plus de 9 millions de copies. Drôle de nom, quand on connaît le double-sens que l’on attribue à “atomique”. On lui attribue tout autant ce qui fait référence au microscopique, au tout-petit, à l’atome. On se réfère également à la puissance de la rencontre de ces atomes : bombes atomiques, puissance atomique.

James Clear a en réalité pertinemment choisi ce nom : la thèse qu’il défend dans ce livre, c’est que des minuscules changements dans notre quotidien peuvent finir par donner de grands résultats. Des changements d’habitude à l’échelle atomique peuvent donner des résultats explosifs (ou atomiques). Ainsi, nous dit-il, “Les habitudes sont l'intérêt composé de l'amélioration de soi. De la même manière que l'argent se multiplie grâce aux intérêts composés, les effets de vos habitudes se multiplient à mesure que vous les répétez. [...] Ce n'est qu'en regardant en arrière deux, cinq ou peut-être dix ans plus tard que la valeur des bonnes habitudes et le coût des mauvaises deviennent évidents.” Il nous suffit de faire les maths, nous dit-il : 1.01 à la puissance 365 donne 37.78. En cherchant à ne s’améliorer que de 1% chaque jour, on atteint des résultats incroyables : James Clear souhaite nous rappeler qu’un résultat massif ne requiert pas une action massive, mais un ensemble d’actions à toute petite échelle.

> “En cherchant à ne s’améliorer que de 1% chaque jour, on atteint des résultats incroyables”

Il souhaite également nous faire changer par nos systèmes, pas par nos objectifs. Après tout, l’objectif de ceux qui réussissent et de ceux qui échouent est le même, peu importe qu’on ait décidé de créer des objectifs “SMART” (Spécifique, Mesurable, Acceptable, Réaliste, Temporellement défini). Et puis, si on atteint l’objectif, le changement n’est que momentané : rien ne nous empêche de re-plonger dans nos mauvaises habitudes ensuite. Cela passe nécessairement par un changement de la définition que l’on veut donner de soi, son “identité”. Il nous donne alors cet exemple : si l’on est un ancien fumeur, à qui l’on propose une cigarette, on peut donner deux réponses possibles, entre “non merci, j’essaye d’arrêter”, et “non merci, je ne fume pas”. Avec la première réponse, on se définit encore en tant que fumeur, tandis que dans la deuxième, on se définit en tant que non-fumeur.

S’ensuit alors une description longue et exhaustive de méthodes permettant de sortir des mauvaises habitudes et d’en créer de nouvelles. Cela passe par décortiquer son quotidien, avec nos habitudes et les signaux auxquels nous réagissons (une odeur de nourriture peut automatiquement nous donner envie d’acheter à manger, s’ennuyer peut automatiquement nous donner envie de nous distraire avec des réseaux sociaux,...) Il faut également chercher à se créer de nouvelles habitudes avec de nouveaux signaux : voir une telle heure ou un tel endroit doit nous pousser à une habitude positive, comme lire un livre pendant 15 minutes. On peut également accumuler les habitudes en chaîne, ou routines, comme faire suivre le brossage de dents par des étirements et une séance de méditation, ou encore faire en sorte de rendre les nouvelles habitudes attirantes, comme arranger son environnement pour éviter les distractions, associer des habitudes saines avec des habitudes qui apportent du plaisir ou de la dopamine (faire du sport en regardant Netflix, par exemple), se lier d’amitié avec des personnes à qui l’on veut ressembler, etc.

James Clear, en bref, nous vend du rêve, et ce rêve se réalise pour beaucoup. Mais pas pour tous. Ces créations d’habitudes, l’éloignement des distractions, s’apparentent pour certains à du dressage d’animaux comme nous l’indique Elina Halonen, experte en stratégie spécialisée dans les comportements. James Clear donne

Crédit : Flickr.com

également, tout au long du livre, de nombreux exemples qui font penser à l'anorexie ou à d'autres troubles de l'alimentation, comme par exemple "Bad habits are autocatalytic : the process feeds itself. They foster the feelings they try to numb. You feel bad, so you eat junk food. Because you eat junk food, you feel bad." En suivant la description de l'anorexie du site Ameli, cet argument ressemble à certains comportements existants dans les troubles de l'alimentation, "un rapport obsessionnel avec la nourriture s'installe avec la volonté de perdre toujours plus de poids". James Clear recommande également de cacher les nourritures et boissons qui peuvent mener à une augmentation de poids, une forme de comportement également associée aux troubles de comportement alimentaire. On pourrait même apparenter les conseils de James Clear à la création d'un programme informatique : associer certaines habitudes à d'autres, afin de créer une réaction en chaîne, de mécaniser chacun de ses gestes. On se croirait presque dans un mauvais livre de science-fiction, où hommes et machines ne deviennent plus qu'un.

> "Une personne est une personne avant tout lorsqu'elle vit, pas lorsqu'elle performe."

Outre certains de ces défauts, le livre possède la qualité importante de délivrer de manière claire, avec de nombreux exemples, une méthode à appliquer dans sa vie quotidienne, au lieu d'un simple ensemble de principes ou valeurs que l'on pourrait trouver dans d'autres livres de "développement personnel". Toutefois, notons que ses conseils s'appliquent à un nombre limité de personnes. Tout d'abord, un nombre limité de personnes a la possibilité d'installer une routine ou un ensemble de routines dans leur vie personnelle et professionnelle, comme les employés d'entreprise, les sportifs, les restaurateurs. Pour un médecin urgentiste, dont les jours se ressemblent peu, et pour lequel chaque minute compte, ces conseils ne s'appliquent pas, ou peu. Que dire des personnes ayant des métiers artistiques ou les travailleurs indépendants, aux quotidiens souvent décalés, ou déterminés par l'urgence d'un projet ou de la demande d'un client?

De même, ces conseils s'appliquent seulement aux personnes qui ont les capacités de les appliquer sans trop de difficulté. Ainsi, ce genre de système peut être complexe pour toute personne possédant des TDAH (Troubles du Déficit de l'Attention avec ou sans Hyperactivité), pour laquelle un ensemble de routines est difficile à implémenter, notamment lors de problèmes de gestion de l'impulsivité ou de concentration. Ainsi, une étude de 2010 faite sur un ensemble d'étudiants d'université avec et sans TDAH nous montre que les étudiants ayant un TDAH avaient significativement plus de difficultés scolaires que le groupe de contrôle, notamment à cause de difficultés de concentration. De même, une autre étude de 2014 nous montre une corrélation entre la possession de TDAH et la difficulté à garder un rythme régulier de prise de repas. Il semblerait, selon des études assez récentes, qu'un système s'appuyant sur les capacités des personnes en possession de ces troubles à entrer dans un mode d'hyperconcentration, notamment une étude réalisée à l'université d'Ankara en 2016, leur permettrait mieux d'atteindre leurs objectifs, en-dehors de la création de routines.

Une dernière critique peut être émise, qui pourrait s'appliquer au monde du "développement personnel" en général. Il est bon de rappeler que nous sommes avant tout humains. En tant que personnes humaines, nous pouvons décider de chiffrer, ou de ne pas chiffrer, notre quotidien et nos "performances". La beauté de la vie humaine ne repose pas sur la capacité de l'homme à accomplir quelque chose de grandiose ou d'important dans son quotidien, mais à apprécier ce qu'il fait en tant que tel. Un pianiste est un pianiste avant tout car il apprécie les morceaux qu'il joue et qu'il compose, non pas parce qu'il est capable de jouer "Gaspard de la Nuit" de Maurice Ravel sans faire une fausse note. Et une personne est une personne avant tout lorsqu'elle vit, pas lorsqu'elle performe. Certains performent encore alors qu'ils sont dans la tombe : Michael Jackson a généré un milliard de dollars de chiffre d'affaires dans l'année suivant son décès, et il n'en a pas eu une miette.

Ieva Dijkmans
M1 Management et Organisations

Crédit : Pixabay

Petits mots, grosses conséquences

Le concept de microagression s'impose petit à petit dans le débat public en France. Un moyen de rappeler qu'on peut perpétuer des discriminations sans le vouloir et d'inciter chacun et chacune à peser ses mots pour ne pas heurter l'autre.

Demander à une personne non-blanche quelles sont « ses origines ». Questionner un homosexuel sur le point de savoir s'il « fait la femme ou l'homme » dans son couple. Demander à une femme active si elle n'a pas peur que ses enfants pâtissent de son implication au travail. Ces questions peuvent sembler insignifiantes pour ceux qui les posent mais peuvent aussi être très mal vécues par ceux auxquels on les pose.

Elles renvoient à des discriminations ou des attaques qui ciblent certains groupes. Quand on demande à une femme active si ses enfants souffrent de sa trop grande implication professionnelle, la question est loin d'être anodine. Rarement posée aux hommes, elle s'appuie sur des clichés sexistes quant à la vocation maternelle « naturelle » des femmes qui devraient mettre leur carrière au second plan.

La personne qui pose la question ne s'en rend peut-être pas compte mais elle véhicule des stéréotypes sexistes : on est alors face à une microagression. Définie dans l'ouvrage L'épreuve de la discrimination coécrit par sept sociologues, cette forme de stigmatisation a des « incidences importantes » pour la personne qui en est victime tout en semblant « secondaire » aux yeux de l'agresseur.

Se mettre à la place de l'autre

L'intention n'est pas de blesser mais l'agression est bien réelle : la victime est atteinte dans son image d'elle-même, dans sa dignité et dans sa valeur. Ce qui semble trivial et sans importance pour l'un peut affecter sévèrement l'autre.

> « L'intention n'est pas de blesser mais l'agression est bien réelle »

Ce concept est beaucoup repris par des associations défendant les droits des minorités ethniques, sexuelles ou encore des personnes en situation de handicaps. Les milieux militants et associatifs appellent chacun et chacune à peser les conséquences de leurs propos. L'objectif : éviter qu'elle ne perpétuent involontairement des stéréotypes ou des oppressions.

« On ne peut plus rien dire »

« Censure » d'après Le Figaro ou « talibanisation des démocraties » dans les colonnes de L'Express ou « Délire geignard des progressistes » pour Valeurs Actuelles. Le concept de microagression ne fait pas l'unanimité. Présenté comme une « dérive à l'américaine » favorisant l'aseptisation des rapports sociaux et la victimisation, il est pointé du doigt par de nombreux politiques, intellectuels et médias. On peut citer Laurent Dubreuil, professeur à l'université étasunienne Cornell, pour qui les pratiques comme les microagressions favorisent une « dictature des identités » et un enfermement communautaire.

Une levée de boucliers qui reste étonnante. D'après le Cercle des économistes, dès 2019, la majorité des Français se déclaraient opposés aux discriminations raciales, sexistes ou LGBTphobes et souhaitaient les voir réduire. Or, comme le rappelait en 2020 Pap Ndiaye, à l'époque chercheur et professeur à Sciences Po, la lutte contre les discriminations ne peut se faire sans une lutte contre les microagressions. Celui qui est aujourd'hui ministre de l'Éducation expliquait dans les colonnes du Monde qu' « il reste à sensibiliser l'opinion à l'imperceptible ». Plus facile à dire qu'à faire.

Des progrès à faire

Même si la question est de plus en plus évoquée, le chemin à parcourir reste long. D'autant plus que les microagressions prennent souvent la forme de plaisanteries auxquelles les personnes discriminées n'osent pas mettre fin de peur de « casser l'ambiance » ou d'être mises à l'écart.

La situation est particulièrement problématique en entreprise, par exemple dans le cas des salariés LGBT+. D'après une étude de l'Ifop de 2022 reprise par Les Échos, un quart d'entre eux ont été victimes de « moqueries désobligeantes » et plus de la moitié d'entre eux ont déjà entendu des expressions LGBTphobes sur leur lieu de travail.

Comme l'expliquait Pap Ndiaye, la prévention et la sensibilisation restent la meilleure solution. De plus en plus développées dans les entreprises, les universités et les administrations, elles peuvent permettre d'apprendre aux gens à réfléchir aux petits mots qui peuvent blesser pour mettre fin au vaste problème des discriminations.

Maxime Dhuin
M1 IPJ

Crédit : commons.wikimedia.org

Crédit : Herry Lawford ; Flichr.com

L'essentiel est-il réellement invisible pour les yeux ?

« On ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux » - Le renard

Cette citation est extraite de la fable pour enfant la plus lue au monde, traduite en 518 langues, Le Petit Prince. Son auteur, Antoine de Saint Exupéry l'a écrite durant la seconde guerre mondiale à New York. Elle sera publiée en France à titre posthume en 1946. Cet ouvrage est rempli de nombreux messages, simples mais universels, qui ont su s'exporter à travers le monde entier.

Mais comment la comprendre ? L'objectif de cette phrase est de replacer l'Homme et sa sensibilité au centre de nos réflexions. Cette interprétation est justifiée par deux contextes : celui de la situation historique lors de la rédaction et celui du récit.

D'abord, la Seconde Guerre mondiale est connue pour parachever la déshumanisation de la guerre. Avec ce conflit, on dépasse les échelles traditionnelles de personnes mobilisées et tuées. On dénombre plus de soixante millions de pertes de 1939 à 1945. Par comparaison, la Grande Guerre comptait moins de vingt millions de disparus (ce qui constituait déjà un immense dépassement). Les nouvelles méthodes et outils de guerre ont contribué à cette violente déshumanisation du conflit. On assiste à une désincarnation de la mentalité des années 1940. Le contexte historique surpasse tellement tout entendement en termes de proportion qu'on a tendance à oublier la nature d'être humain aux inconnus lointains. La citation d'Antoine de Saint Exupéry tente alors de replacer l'homme au cœur de nos pensées.

> “On vit à travers nos émotions, une vie est par essence subjective”

Notre vue nous offre à voir des foules toujours plus importantes et on a tendance à oublier que chaque élément de la masse présente une individualité propre. La vue nous permet de percevoir une description subjective du réel mais elle ne doit pas être exclusive dans nos prises de décisions. Elle est, il est vrai, particulièrement utile. Elle a permis de nombreuses découvertes comme le développement de l'astronomie. Néanmoins, cette citation rappelle son insuffisance en opposant la description qui se veut objective de notre vue à nos sentiments subjectifs. On vit à travers nos émotions, une vie est par essence subjective. La vue est une perception sensoriellement objective de la vie mais elle ne caractérise pas notre humanité (les animaux sont aussi doués de vue).

Alors, on se doit en tant qu'humain de fonder nos comportements sur nos ressentis émotionnels. En pensant la société à travers des masses, on déshumanise fondamentalement nos actions. De plus, comme le soulignait Descartes, nos sens sont imparfaits et il est particulièrement complexe de départager le vrai du faux en ce qui concerne la vue. Par exemple, on voit toutes les étoiles sur le même niveau, ce qui nous laisse penser qu'elles sont toutes plus ou moins proches, ce qui est faux. Le parachèvement de la désincarnation risque de nous faire agir inhumainement et de nous faire oublier que l'on ressent tous des émotions.

Ensuite, il faut replacer cette citation au cœur du récit qui la porte. Cette phrase est prononcée par le renard à l'égard du Petit Prince. Il lui explique pourquoi sa rose est l'entité la plus importante à ses yeux, et justifie en quoi l'apprivoisement du renard a su créer une réelle amitié. C'est la seconde leçon de cette phrase, elle explique la provenance de la joie ressentie par nos relations. La vue nous offre une description qui est égale pour tous. Ce n'est pas elle qui nous amène un sentiment de joie quand nous apercevons une personne qui nous est chère. Ce qui nous fait ressentir ce sentiment positif est la construction sentimentale partagée entre les personnes. Une personne aveugle peut tout à fait ressentir de la joie de se tenir à côté d'une personne qu'elle aime. Donc c'est bien la construction partagée sur les émotions qui prime et qui nous fait vivre. Nos ressentis émotionnels n'appartiennent qu'à nous et justifient les choix relationnels que nous entreprenons. Cette unicité explique la nécessité de les placer sur le devant la scène.

Ainsi, selon moi cette citation explicite clairement la défaillance du sens de la vue au sein de nos réflexions. Ce sens est primordial, il est vrai, et permet de percevoir le monde d'une certaine manière, mais nous devons le dépasser et penser, avant tout, à travers leurs natures d'homme.

Da Alexandre
L2 LSO

Crédit : Flickr.com

Télévision : la vraie révolution est-elle déjà là ?

Alors que la coupe du monde a permis à TF1 de rassembler plus de 17 millions de téléspectateurs lors d'un match, la tendance globale est plutôt à la baisse, voire à la forte baisse pour les chaînes de télévision. Phénomène nouveau ou réel changement de consommation ?

Impossible d'être passé à côté de la vidéo virale de Squeezie face à Ardisson sur le plateau de Salut les Terriens ! « J'imagine que ça doit vous faire bizarre de découvrir un vieux média qui s'appelle la télévision ». Symptomatique d'un vrai malaise entre les deux canaux de diffusion, le monde du divertissement en ligne s'est retrouvé opposé à celui de la télévision. D'un côté, les chiffres des plateformes telles que YouTube ou Twitch explosent depuis plusieurs années. De l'autre, ceux du petit écran stagnent de plus en plus et se concentrent maintenant sur deux grands domaines : l'information et le sport. Mais alors, le divertissement est-il en train de changer à jamais ?

Intéressons nous aux deux poids lourds du divertissement en ligne : YouTube et Twitch. Filiales de Google et d'Amazon, les deux s'ancrent sur des formats jusqu'alors peu exploités par la télévision. Les vidéos sont relativement courtes, les pubs beaucoup moins omniprésentes, les intervenants proches de la caméra... Avec respectivement 2,2 milliards d'utilisateurs et 17,5 millions de visiteurs par jour, les plateformes ont vu la valeur de leurs actions s'envoler. Leur particularité ? Pouvoir consommer du contenu sur n'importe quel appareil, quand on veut, où on veut et surtout le type de programme que l'on veut. Fini le zapping de chaînes ou les somnolences devant des jeux télévisés inconnus. A partir de maintenant, on s'abonne, on like, on ajoute à des playlists !

> « La cohabitation avec le web serait donc essentielle pour se diriger vers de nouveaux spectateurs. »

Alors pourquoi une telle ascension des contenus en ligne ? Tout d'abord, il faut comprendre que la télévision et les plateformes ne marchent pas de la même manière. Tandis que les chaînes du petit écran se concentrent sur des parts de téléspectateurs, des programmes pouvant attirer le plus de monde et des tranches horaires qui correspondent à nos habitudes, les géants du net possèdent une arme secrète : l'algorithme ! Celui qui se veut secret et unique est en fait la cause principale de ce succès. La force de Netflix, Prime Video ou Youtube est de pouvoir proposer du contenu adapté à chacun. Prenez le téléphone de votre sœur ou de vos parents et vous verrez que leur page d'accueil est bien différente de la vôtre. Tout est fait pour vous plaire : les publicités sont ciblées, les vidéos correspondent à ce que vous aimez, les suggestions se rapprochent de ce que vous regardez déjà... Le but est de vous faire rentrer dans une bulle de confort dont vous ne sortirez jamais.

Mais penser que les seuls contenus regardés en ligne sont des unboxing ou des jeunes jouant aux jeux vidéo serait réduire le phénomène à une vision presque 'boomeriste'. YouTube n'est pas le seul à proposer du contenu quasi illimité qu'il est possible de regarder n'importe où et n'importe quand. Depuis maintenant presque une décennie, les plateformes de streaming débarquent à vitesse grand V dans l'hexagone. Avec un large panel (Netflix, Prime Video, MyCanal, Disney+), comment ne pas céder ? Le vaste catalogue permet à chacun de regarder ce qui lui plaît, en passant de petits films indépendants à de réels blockbusters reposant sur des budgets colossaux. L'arme la plus efficace serait donc la quantité ? Et bien si l'on regarde les dernières cérémonies récompensant les meilleures séries et films, pas seulement. Parmi les Emmys ou Oscars, on a pu voir jaillir des chefs-d'œuvre tout droit sortis de Netflix ou OCS, avec, pour n'en citer que deux, Marriage Story et The White Lotus.

Du côté de YouTube ou Twitch, le contenu n'est pas non plus à la ramasse. De grosses productions émergent, comme le très récent 'GP Explorer' de Squeezie (une course

Crédit : cdn.mdedge.com

de F4 avec une vingtaine de participants). Et c'est peut-être là la vraie révolution. Nous sommes face à de réels créateurs de contenus. Il est possible de laisser des commentaires, de liker, de se 'sub' et ainsi rémunérer le créateur. Le chat est aussi principal sur Twitch. Tous ces éléments provoquent chez le viewer ou l'abonné une image de proximité avec le créateur de contenu. Vous vous sentez sans doute plus proche de Squeezie ou Cyprien que de Laurent Delahousse. Les youtubeurs et streamers interagissent avec leur communauté alors que les présentateurs, eux, présentent. Cette notion est ici centrale. Sans communauté, impossible de vivre de son contenu.

Malgré tout, certains codes télévisuels perdurent et viennent même s'appliquer à des programmes sur Twitch. En effet, un format est particulièrement populaire dans la section 'Just Talking' : celui des talk-shows. D'un point de vue extérieur, tout ressemble à un plateau de télévision : horaires du soir, chroniqueurs, thématiques par jour, écrans géants, invités... Les spectateurs sont pourtant bien différents de ceux présents devant les JT ou émissions-débat. La raison ? Des thématiques nouvelles, des acteurs du streaming en chroniqueurs et des invités du web.

La transition vers les canaux moins traditionnels a aussi pu se faire grâce à certains évènements et rendez-vous qui ont su montrer l'importance de la communauté. Parmi eux, l'annuel 'Zevent'. Cet évènement caritatif consiste en un marathon de streaming afin de collecter des fonds pour des associations. Il a réussi à lever plus de 10 millions d'euros ces deux dernières années. Des figures publiques (Emmanuel Macron, Alain Chabat...) ont félicité les organisateurs qui ont su réunir presque 600 000 viewers. Exit l'image d'ado se filmant devant GTA ou LoL toute la nuit au profit de celle de toute une génération voulant proposer un format novateur.

Longtemps boudées par les personnes publiques, les plateformes sont aujourd'hui vues comme un moyen d'aller chercher les plus jeunes. Dans certains domaines, il s'agit d'un véritable vecteur de communication : politique, promotion de marque, de collectivités... Le dernier exemple en date : Emmanuel Macron et sa foire aux questions sur YouTube. La cohabitation avec le web serait donc essentielle pour se diriger vers de nouveaux spectateurs. Et certains l'ont très bien compris : Samuel Étienne anime les soirs 'Question pour un champion' sur France 3 et les matins une revue de presse sur Twitch. Pourtant en décalage avec la majorité des contenus déjà proposés sur la plateforme, le format a su se faire une place et continue d'attirer bon nombre de viewers.

Que nous réserve le divertissement pour les années qui viennent ? La guerre est-t-elle déclarée entre télévision et internet ? Seul l'avenir pourra nous le dire mais l'heure est aujourd'hui à la consolidation. Les plateformes en ligne investissent en masse et tentent de se confirmer une place dans l'univers de l'audiovisuel. Mais elles font face à des obstacles de taille comme la chronologie des médias (un film sorti au cinéma ne peut arriver sur une plateforme qu'au bout de 36 mois) ou la limitation de leurs programmes originaux dans les cérémonies (Oscars, Césars, BAFTA...). La télévision, elle, s'organise. Depuis plusieurs années, les investissements pour la production de programmes originaux ont augmenté de manière drastique. Ainsi, France Télévisions et TF1 ont produit ces dernières années des programmes au grand succès dans l'hexagone mais pas seulement : 'Dix pour cent' et 'HPI' ont récemment été exportés.

L'heure semble aussi être à la coopération. Les deux programmes ont finalement trouvé leur place au sein des catalogues des plateformes : 'HPI' est maintenant disponible sur Disney+ et 'Dix pour cent' sur Netflix. Une solution efficace pour assurer la pérennité des deux mondes ? A en croire les chiffres, le système permettrait d'attirer différents groupes de spectateurs, tout en augmentant les bénéfices. La fin de la télévision telle quelle, physique, est sans doute inévitable mais les acteurs de l'audiovisuel d'aujourd'hui pourraient bien être ceux de demain, avec des investissements massifs et une restructuration de l'offre.

Matéo Aubry
L1 LSO

INTERNATIONAL

Les débris spatiaux : enjeux et solutions

Levons la tête pour contempler l'immensité du vide qui nous enveloppe, impossible pour nous de soupçonner l'existence d'objets devenus source de pertes économiques, de débats philosophiques et même de conflits géopolitiques.

Crédit : Flickr.com

Invisibles à l'œil nu pour la plupart d'entre eux, les débris spatiaux sont des objets de fabrication humaine dont l'utilité matérielle n'est plus avérée. Considérés comme obsolètes, ces objets sont condamnés à errer indéfiniment dans l'orbite terrestre. Longtemps délaissés, ces objets sont aujourd'hui au cœur d'une question devenue centrale : comment réguler leur population ?

Une multiplication historique des débris

Depuis la première mission spatiale en 1957, le nombre et la masse d'objets en orbite ont augmenté. C'est lors de la mission Spoutnik I, lancée par l'Union Soviétique, que les premiers débris spatiaux sont apparus. À la fin de ses 21 jours de vie, l'étage central du satellite de plus de 6 500 kg est resté en orbite pour 70 jours de plus avant de revenir sur Terre. Ce satellite russe marque le début d'une augmentation linéaire du nombre et de la masse d'objets présents en orbite. Le catalogue du système américain de surveillance de l'espace montre que de 1957 à 2006, 250 nouveaux objets par an se retrouvent dans l'espace. En 2021, 34 000 objets de plus de 10 cm errent dans l'espace mais seuls 22 398 sont catalogués. Cette différence s'explique par l'absence de considération des objets militaires et par la perte de vue de certains d'entre eux.

> « ces débris ne représentent pas une menace pour l'Homme, mais pour les projets de conquête de l'espace »

Des conséquences économiques et politiques

La multiplication inquiétante des débris spatiaux entraîne des coûts exorbitants relatifs aux manœuvres d'évitement et aux combustibles utilisés afin de manoeuvrer dans l'espace. Il faut que les satellites partent dans l'espace avec plus de carburant par pure prévention pour ce genre de situations. Il est nécessaire d'avoir une équipe de maintenance qui surveille la trajectoire des satellites et de l'ISS afin d'anticiper toutes collisions. La station, à cause des nombreux débris aux orbites plus élevés, est obligée de naviguer aux alentours de 400 km d'altitude, dans la zone moins peuplée de débris.

Cette question entraîne aussi des litiges politiques, réaffirmant les rivalités géopolitiques dans l'orbite circumterrestre. L'exemple le plus marquant est sans doute celui du 27 mars 2019 ou le gouvernement indien a testé l'un de ses nouveaux missiles antisatellites. Ils tirent sur l'un de leur satellite devenu obsolète, Microsat-R, créant en quelques secondes 6 500 nouveaux débris. Un acte qui n'est évidemment pas passé inaperçu et qui à provoqué de vives réactions, notamment du côté de la NASA.

Des outils techniques en voie de développement

On dénombre plusieurs moyens techniques d'évacuation des débris. Le premier type de méthode de nettoyage consiste à capturer un objet avec un bras robotique doté de tentacules ou de crochets. Le débris est alors ramené sur Terre contrôlé par l'engin. En décembre 2020, l'agence spatiale européenne (ESA) a signé le premier contrat avec une start-up Suisse appelée ClearSpace, visant à enlever un débris spatial de l'orbite dès 2025. L'objectif de la mission est de s'emparer de la fusée Vera, laissée en orbite depuis 2013, à l'aide d'un satellite nettoyeur de 500 kg. Ce dernier est censé capturer le satellite inactif grâce à ses tentacules pour le faire redescendre dans l'atmosphère, où il se désintègrera avec l'engin nettoyeur. Si cette solution technique semble être la plus prometteuse, il en existe d'autres, crédibles, encore à l'étude. Une technique consiste à s'inspirer des techniques de pêche pour élaborer des technologies permettant d'attraper de gros objets. Le débris est immobilisé par un lancé de filet, de harpon, ou de grappin.

Leur croissance inquiète, mais ces débris ne représentent pas une menace pour l'Homme, mais pour les projets de conquête de l'espace : explorer Mars, retourner sur la Lune et développer des réseaux de satellites plus importants.

Mayrig DAVESNE
M1 Politiques Publiques

Crédit : Flickr.com

Faut-il encore faire des enfants en 2022 ?

Le nombre d'humains sur Terre a dépassé la barre des 8 milliards. « C'est l'occasion de célébrer notre diversité, de reconnaître notre humanité commune et de nous émerveiller des progrès en matière de santé », selon Antonio Guteres, secrétaire général des Nations Unies. Mais le risque de dépassement des limites planétaires fait aussi naître de nombreuses questions.

C'est le 15 novembre 2022 que la Terre a vu naître son habitant n°8 000 000 000. La population mondiale a doublé en 50 ans, elle devrait atteindre un pic à 10,4 milliards en 2100. La transition démographique serait alors achevée pour la majorité des pays. L'explosion démographique a une fin. Aujourd'hui, la croissance de la population est à son plus bas depuis 1950. La fécondité n'a cessé de baisser durant les dernières décennies pour de nombreux pays. 2/3 de la population mondiale vit dans un pays où la fécondité est inférieure 2,1 par femme. Cependant, à l'heure où les risques écologiques et alimentaires se font plus pressants, est-il raisonnable de participer à l'augmentation de la population ?

Faire moins d'enfants pour être plus écolo ?

De l'avis de nombre d'experts, l'objectif des 1,5°C semble désormais derrière nous. Même si les engagements pris à la COP 27 étaient tenus, le monde connaîtrait un réchauffement de 2,5°C d'ici la fin du siècle. La croissance démographique en est une des causes majeures. Selon le GIEC, « les croissances économique et démographique continuent d'être les moteurs les plus importants » de l'augmentation des émissions de gaz à effets de serre. Mais toutes les naissances n'ont pas les mêmes conséquences : l'empreinte carbone totale de la naissance d'un enfant aux Etats-Unis est plus de 160 fois supérieure à celle d'un enfant au Bangladesh. Même si, par exemple, l'Afrique subsaharienne sera responsable de la moitié de la hausse démographique jusqu'en 2050, les naissances dans ces pays ne sont pas celles qui contribueront le plus au changement climatique. Les désastres écologiques ne sont pas directement dus au nombre d'habitants sur Terre, mais bien à leur mode de vie : au 20ème siècle, les émissions de CO_2 ont été multipliées par 15, alors que la population mondiale n'a augmenté que d'un facteur 4. La vraie question est : sommes-nous capables de transformer radicalement nos manières de vivre ?

> « Accuser les jeunes parents d'irresponsabilité peut conduire à occulter les vrais responsables des désastres planétaires qui se profilent. »

Peut-on nourrir tout le monde ?

Le réchauffement climatique et la dégradation de l'environnement ne sont pas les seules peurs suscitées par l'explosion de la démographie. La guerre en Ukraine a remis les risques de famine au premier plan. Déjà en 2021, 10% de la population mondiale souffrait de la faim. L'augmentation de la population risque de provoquer une insécurité alimentaire généralisée, en tous cas dans les pays pauvres. Mais peut-être sous-estimons-nous la capacité de la Terre à nourrir ses habitants. Plus de 2/3 des terres agricoles sont consacrées à l'élevage. 1,3 milliards de tonnes de nourriture sont jetées par jour dans le monde. 10 millions d'hectares de terres arables disparaissent chaque année à cause de pratiques agricoles destructrices et de l'artificialisation des sols. Au contraire, les pratiques agroécologiques permettent d'améliorer la fertilité des sols tout en récoltant abondamment les fruits de la terre. Là encore, la source du problème ne se situe peut-être pas dans le nombre de personnes à nourrir. Il est cependant certain que si nous ne changeons pas radicalement nos manières de nous nourrir, la situation deviendra critique. D'autant que les problèmes agricoles sont mêlés à une distribution très inégalitaire des richesses et à une pauvreté structurelle dans de nombreux pays.

Certains font le choix de ne pas avoir d'enfants par responsabilité écologique, d'autres à cause d'un pessimisme lucide sur ce que vivront demain les bébés d'aujourd'hui. Mais n'oublions pas les réelles sources écologiques et sociales des dérèglements que nous vivons. Accuser les jeunes parents d'irresponsabilité peut conduire à occulter les vrais responsables des désastres planétaires qui se profilent. Et surtout, gardons espoir, un autre avenir est possible, où donner la vie ne sera plus un cas de conscience.

Amélie Rugraff
L3 LISS

SPORT

Le roller à Paris : bobo ou bateau ?

Crédit : Flickr.com

« Pollueuse trop cher, ingarable. » La voiture est en crise à Paris. Alors, on opte pour le vélib', le wakeboard, le longboard, la trottinette, le skate : apanages des hipsters en tout genre.

Sans le « board », restent les rollers : les pieds direct' sur des roulettes. Sport vintage ou un moyen de transport durable ? Qui sont ces urbains avec un casque et un look décontracté ?

Un peu d'histoire

A l'origine, le roller est un sport ... belge ! Le premier patin à roulettes aurait été inventé vers 1760 par un Belge s'inspirant du patin à glace. Puis l'idée voyage en France et aux États-Unis. Le patin se modernise : patin à trois, puis quatre roues, roulement à billes et même patin à moteur. La grève des transports parisiens de décembre 1995 le rend populaire. Peu à peu, le Roller Tout Terrain, le Roller Joering, le kite-roller deviennent des disciplines à part entière. Depuis, le roller séduit. La capitale offre de beaux parcours : le Troca', place de la Bastille et de la Bourse, les quais de Seine. Internet propose des cours particuliers mais surtout des courses qui réunissent une communauté en plein essor.

Des courses collectives pour chaque niveau

Rouler entretient le lien social et l'esprit solidaire. 6H Roller de Paris est la première course d'endurance à Roller, organisée à Paris. Avec 300 participants en 2022, elle rassemble une population mixte : trentenaires, enfants, couples, familles. L'objectif est simple : « réalisez le plus grand nombre de tours de circuit pendant 6h, en équipe de 2 à 5 patineurs ou en solo ». Au-delà de l'ambition sportive, c'est un défi populaire. La course fédère. Les amateurs de roller sont désormais rattachés à un groupe soudé. L'ambiance est à la fête : des enceintes animent le parcours et encouragent les participants. « Paris Roller » se vend aussi comme un événement gratuit et encadré. Tous les vendredis soir, les amateurs de roulette se donnent rendez-vous à 21H30 gare Montparnasse puis se baladent, le long d'un itinéraire balisé.

> “300 participants aux 6H Roller de Paris 2022”

Un sport durable ?

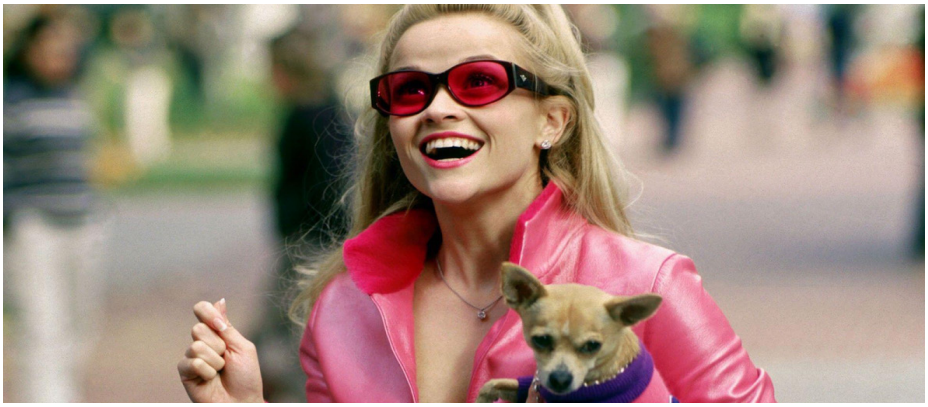
D'autres initiatives vont plus loin : Macif Paris Rollers Marathon propose un parcours de 42 km, un vrai challenge auquel se prêtent seulement les plus aguerris. Sur leur site, l'organisation de 2022 annonce : « La course est organisée pendant la journée sans voiture le 19 septembre pour un maximum de sécurité ». Ainsi, la politique de la mairie de Paris semble aller de paire avec la massification de ce sport tendance. 20 minutes évoque aussi le cas de Vincennes où la mairie s'engage dans ce sens. Cet hiver, elle remplace sa traditionnelle patinoire par une piste de roller : moins onéreuse et en phase avec la sobriété énergétique. La pratique du roller s'épanouit donc dans une ère qui se veut écologique et responsable.

Aller à son rythme

Si le roller est une performance sportive, un jeu d'équilibriste, il est surtout synonyme de Liberté ! C'est aller à son rythme, plus vite que les piétons et moins que les moteurs. Grèves des stations services, pollution, transports bondés, pénurie d'essence, inflation... Infos qui nous pompent l'énergie. Ça y est la voie est libre : retour à la marche nordique, au vélo, au roller. Pas question de décélérer, il est temps de carburer. GO ! Levons l'ancre à contre-courant d'un hédonisme confortable. Optons pour le roller. Bien souvent, notre écran nous capture, l'urgence nous presse, une destination en tête et nous ne prenons plus le temps de prendre notre temps. Et pourtant... pourtant, à chaque rue, à chaque trajet son opportunité. C'est un visage, une plaque commémorative, un sourire, la courbe d'un balcon, une devanture qui nous intriguent. A roller, il est temps de dévisager Paris. Soyons les explorateurs de notre vie, des rues que nous traversons.

Cet hiver, le roller multiplie ses atouts : écolo, vintage, alternatif, inclusif... Pourtant, c'est un mode de transport occasionnel qui ne se prête pas aux trajets quotidiens. Les chaussures prennent de la place, le terrain doit être adapté et le trottoir reste réservé aux piétons. Les usagers peinent à trouver leur place et se déplacer nécessite une certaine expertise. Si cette mobilité n'apparaît pas viable pour le moment, elle est une option à envisager. A quand un Paris à roller ?

Colombe Bouthéon
L3 LISS



Crédit : www.today.com

Les chick flicks sont féministes: Like it's hard ?

Legally blond, Easy A, The devil wears prada, Coyote Ugly... pour certains ces titres ne veulent rien dire, pour d'autres ce sont des classiques du cinéma romantique. Ces films aussi cultes que différents appartiennent à la même catégorie cinématographique: les chick flicks.

Voilà ce que sont les chick flicks, autrement dit pour les francophones, les films de "gonzesses". Les scénarios mis en scène dans ces films ont leurs similitudes et divergences, mais ils visent tous le même public: les femmes. En effet, le chick flick, apparu au milieu des années 1980, est devenu un classique du cinéma américain. Adaptation moderne du fantasme de Cendrillon, dont les thèmes principaux sont la quête de l'amour et du prince charmant, les chick flicks ont tout pour être sexistes et arriérés. Mais au fond, il y a bel et bien du féminisme dans ces films.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ces films sont capables de véhiculer des messages féministes forts. Prenons pour exemple, Elle woods, le personnage principal de Legally blonde, une petite blonde à la voix aiguë, toute de rose vêtue toujours accompagnée de son petit chiwawa, le parfait stéréotype de la coquille vide. Le film raconte le parcours de Elle, qui a décidé de suivre son ex petit ami Warner parti à Harvard pour étudier le droit. Comment s'y prend-elle? Très facile, un simple essai vidéo envoyé aux directeurs où elle sort son plus grand sourire. Bon, cette partie n'est pas très féminisme ni réaliste. Mais la suite est bien meilleure. Warner, en bon mâle misogyne, remet en question ses capacités intellectuelles comme tous ses autres camarades. Lassée d'être rabaissée, elle décide de faire l'impensable... étudier pour réussir ses examens. Au final, elle passe d'une fille naïve dépendante affectivement de son ex compagnon, à une femme studieuse et carrieriste sans pour autant changer de choix vestimentaires. Le fait est que ce film, aussi mielleux soit-il, a le mérite d'inciter les jeunes femmes à garder la tête haute face à l'adversité venant d'un ex malveillant ou de l'entourage académique.

> "Les chick flicks ont tout pour être sexiste et arriéré. Mais au fond, il y a bel et bien du féminisme dans ces films"

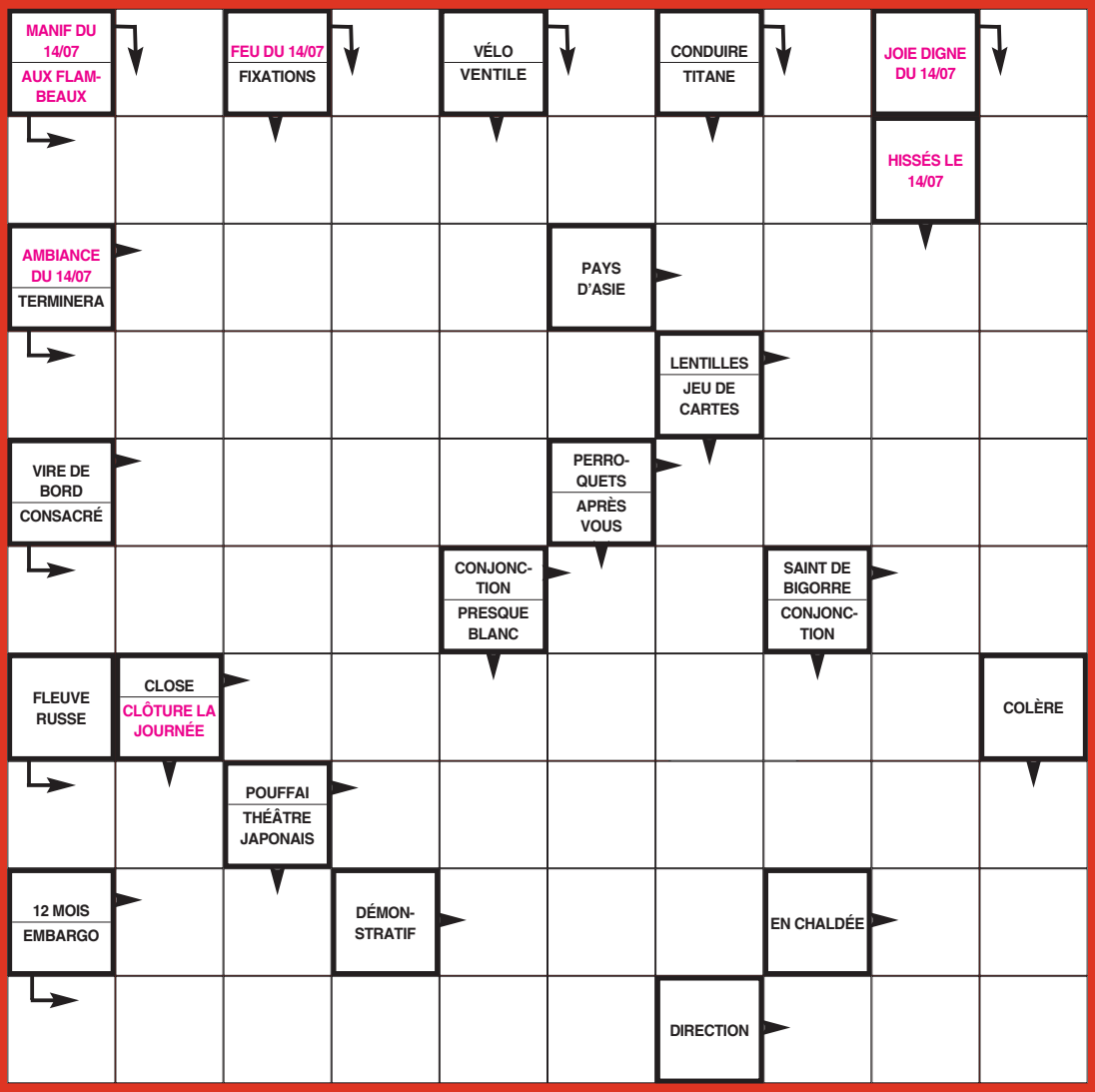
Legally Blonde n'est pas le seul chick flick à forte raisonnance féministe, prenez Le diable s'habille en Prada. Alors oui, encore un personnage principal qui aime la mode, mais ce n'est pas que ça. Miranda, directrice d'un magazine de mode, est dépeinte comme un tyran intransigeant et autoritaire. Celle-ci déstabilise Andrea sa nouvelle secrétaire, diplômée en journalisme, aucun intérêt pour la mode et paumée en général. Dans ce film, on a une jeune journaliste débutant sa carrière d'un coté face à une femme à la tête d'une entreprise et admirée par tous. Ce film montre la réalité de la vie d'une femme dans le monde du business, les obstacles qu'elle doit affronter et les sacrifices nécessaires. Mais surtout, on voit se créer une relation de soutien entre les personnages féminins, dans le monde rude et compétitif de la mode.

Dans Just Like Heaven - encore avec Reese Witherspoon! - l'actrice incarne une jeune médecin qui tombe dans un coma à la suite d'un accident. Entre la vie et la mort, son fantôme erre dans son ancien appartement maintenant habité par un homme. Avec son aide, elle essaie de trouver un moyen de s'auto réanimer. Ils tombent amoureux sans grande surprise. Mais son baiser n'a pas réussi à réveiller la belle au bois dormant. Elle est forcée de chercher une solution pour se réveiller toute seule. Et ça a marché. La morale de l'histoire ici est qu'une femme n'a pas besoin du prince charmant pour la sauver.

Ces chick flicks témoignent de l'indépendance des femmes, à travers des protagonistes féminins qui n'attendent ni prince charmant, ni secours. Le féminisme est avant tout un combat pour que les hommes et les femmes soient mis sur un pied d'égalité. Bien qu'ils s'y prennent maladroitement, ces films montrent que les femmes peuvent réussir aussi bien que les hommes.

SEKER LOUIZA
L3 CCA

PAUSE JEU AVEC LA PLUME



	4	1	3				7	
								1
			2	1	9			4
	8	5			4			
	9	2				3	1	
			5			4	8	
6			9	2	8			
2								
	7				3	9	2	